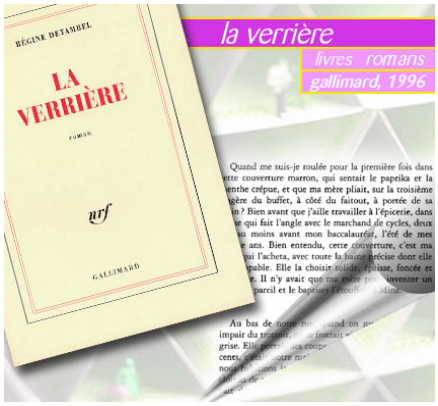
le lieu unique
SCENE NATIONALE DE NANTES

MERCREDI 7 JANVIER 2009
CYCLE REGINE DETAMBEL
BRUNO BLANCKEMAN PARLE DE *LA VERRIERE*
Gallimard, Coll. "Blanche", 1996, Folio n° 3107

Régine Detambel fourbit d'abord ses armes chez Julliard, sous l'égide d'Elisabeth Gille. En 1990, cinq livres sortent, désignant les voies et thèmes récurrents que va déployer l'œuvre: ruptures de couple, dérives de l'adolescence, expériences du grand âge, disparition d'enfants. Quelle que soit leur diversité d'inspiration, tous tentent de saisir l'énigme des corps, au travers d'une écriture qui déplace avec plasticité ses propres formes, explorant sa propre morphologie, de romans en essais, de proses poétiques en exercices rhétoriques, de livres de jeunesse en livres d'artiste. L'écrivain étudie avec prédilection la mécanique des corps, physiques et littéraires, animés par l'imaginaire (désirs, fictions, effets de sens). Chaque texte se construit autour d'un univers particulier dont atteste le lexique. Cette écriture sans arabesques se libère de livre en livre. Toujours sur le fil de la suggestion, elle s'allège, gagne en émotion et en simplicité, fait éprouver la puissance des ambiances, la présence entêtante des corps, et l'indicible.
On abordera cette oeuvre profuse et singulière en commentant différents ouvrages dont ***La Verrière*.** Publié six ans après son « entrée en écriture », ***La Verrière*** **désigne un corps qui ne se limite pas à son enveloppe charnelle**. Il sert de corpus, délimite le motif abordé. Autour du corps de Mina, associé à celui carapacé du homard, le texte évoque le corps du marché ou celui de la moto orange et rouge. Comme si l'analogie et l'attention au détail étaient le passage obligé pour tenter de dessiner un tout dépassant le sujet. Récit d'initiation à l'âge adulte, ce roman met en scène l'impossible relation à l'autre, avec un art tressé de la concision réaliste et de l'expansion fantasmatique.

Depuis ***La Lune dans le rectangle du patio*** où, à travers la disparition d'une petite voisine, elle évoquait une enfance entre coups de pieds aux fesses et brimades cinglantes, on sait que Régine Detambel fait sans cesse revenir les mots autour de l'enfance. Fragile figure du paradis (***Elle ferait battre des montagnes***), idéal fantasmé (***La Modéliste***), révolté passionné et sauvage (***La Verrière*** *ou* ***La Patience sauvage***), l'enfant porte en lui tous les mystères de la création. Quelque chose se joue dans les jeunes années qui conduira à toute une représentation du monde. Les romans de Régine Detambel fouillent ce terreau obscur et riche, en balisent l'espace de mots sensuels, charnels, précis et parfois cruels. ***L'Écrivaillon*** qui évoque l'enfance de l'écrivain et son rapport aux mots, à l'écriture montre combien le désir, la nécessité d'écrire trouve sa source dans l'enfance. ***La Verrière*** et ***La Patience sauvage*** donnent voix à une adolescente que la passion, le désir et une honte subie rendent révoltée et malheureuse.



« Quand me suis-je roulée pour la première fois dans cette couverture marron, qui sentait le paprika et la menthe crépue, et que ma mère pliait, sur la troisième étagère du buffet, à côté du faitout, à portée de sa main ? Bien avant que j'aille travailler à l'épicerie, dans la rue qui fait l'angle avec le marchand de cycles, deux ans au moins avant mon baccalauréat, l'été de mes quinze ans. Bien entendu, cette couverture, c'est ma mère qui l'acheta, avec toute la haine précise dont elle était capable. Elle la choisit solide, épaisse, foncée et urticante. Il n'y avait que ma mère pour inventer un supplice pareil et le baptiser l'étouffoir à Mina… » **La Verrière, R.D., 1996**

Il me paraît très difficile de parler " par-dessus " La Verrière. J'ai souvent dit que l'adolescence me fascine. C'est peu dire. La narratrice de La Verrière fait toutes les expériences contradictoires et complémentaires à la fois : homosexualité et petit copain, fugue et voyage à Rome avec la classe… Cela ne dit pas grand chose non plus : tout le monde a été adolescent ! Pourtant, c'est dans la comparaison entre la chair des livres et celle de la femme qu'elle va aimer que ma narratrice m'échappe… Sa bibliothèque est une prison, les livres lui mentent. Là, nous sommes fondamentalement différentes !
Dressée dans mon roman, donc, cette étrange bibliothèque d'adolescente : " Mes parents avaient décoré la salle à manger avec des livres de peinture. Ils collectionnaient les beaux livres. Je crois que c'est ainsi que ma mère avait connu Clarisse. Tous les autres bouquins, les poches d'avant ma naissance, les achats obligatoires des clubs du livre, les cadeaux, les erreurs, c'est dans ma chambre qu'ils finissaient.
La construction de ma bibliothèque me marqua comme celle d'une prison. Il y avait, dans ma chambre, une porte qui donnait sur le palier. Mes parents s'empressèrent de la condamner. Mais au lieu de la masquer avec des briques et du ciment, mon père se contenta d'aller faire couper des planches d'aggloméré pour dresser, devant cette porte, une volée de rayonnages. Ce fut donc à la fois ma bibliothèque et la grille de ma prison. Chaque étagère était un barreau verticalement disposé, que ma mère avait recouvert de papier adhésif. Ils apportèrent les livres, comme des cairons, des parpaings, des matériaux de construction durable, et le poids du papier m'interdit toute évasion.
Puisque les livres s'étaient emparés de mon espace, je leur demandai, en échange de leur existence solide et matérielle qui m'encombrait, des leçons et des éblouissements moins diffus que l'écran brouillé de la télévision. J'ai cru que les livres m'avaient fait pénétrer jusque dans la matière des robes, jusque dans la peau, jusque dans les cheveux, mais aucun d'eux n'était juste et vivant et je ne le compris que lorsque je regardai le jeu de la vie sur les mains de Mina et dans sa voix. Les livres étaient incapables de traduire même les mouvements de la surface du corps. Mina était un luxe et une moisson miraculeuse.
Je me souviens d'avoir lu L'Age de raison et cru que les poils des aisselles, lorsqu'ils repoussent après l'épilation, ressemblent à de petites épines. C'était faux. Les poils qui reparaissaient sous les bras de Mina étaient mouvants comme du poivre. J'ai eu peur des Grandes Familles, à cause du gynécologue, ganté et effrayant, mais chez Mina, il y avait du coton, somptueux et sensuel quand on le retirait, en arquant les jambes, en riant, plein de rouge. **Régine Detambel**

Extraits de presse sur *La Verrière*

A couteaux tirés, par Bertrand Leclair, Les Inrockuptibles, 18 septembre 1996
"Ce qui fascine est insaisissable, c'est une sorte de noyau dur, irradiant, que l'on retrouve à chaque livre, un substrat impénétrable qui nourrit une écriture à nulle autre pareille…"

La sorcière mal aimée, par Michèle Gazier, Télérama, n°2436, 18 septembre 1996
"La Verrière est le livre de l'adolescence blessée, du mal de vivre, de l'impatience et des baisers-morsures. Le livre des désirs insatisfaits, des tendresses volées, et de cette frustration que l'on éprouve lorsque le corps hurle son besoin d'amour et que la société vous déclare irresponsable. Le livre d'une femme révoltée, enfin, qui crie que la jeunesse ne saurait décidément être la plus belle période d'une vie…"

Bris de verre et d'enfance par Thierry.Guichard , Le Matricule des anges n°17, sept-oct 1997

On pourrait lire *La Verrière* comme le reflet, depuis l'autre côté du miroir, de *La Modéliste*. Car si le troisième livre de Detambel mettait en scène l'amour d'une femme mûre pour une adolescente, *La Verrière* relate celui, passionné, d'une adolescente pour Mina, une Marocaine. On pourrait aussi lire ce nouveau roman comme l'une des faces du kaléidoscopique *La Lune dans le rectangle du patio* et penser parfois au *Jardin clos*. De même, on reconnaîtra, dans le récit que la narratrice fait de ses courriers envoyés à Mina, des passages entiers de *Graveurs d'enfance*. *La Verrière* se nourrit donc des livres précédents et s'offre comme une étape nouvelle dans la progression de moins en moins retenue qui rapproche l'auteur de la part obscure génératrice de l'écriture.

Une enfant grandit dans l'incompréhension violente de ses parents. Et parce que, probablement, elle souffre trop de cette absence d'amour maternel qui l'étouffe, elle construit sa mythologie sentimentale autour de la figure de sa voisine, une Marocaine trop pauvre pour ne pas vivre sous la verrière mitoyenne. Mina offre d'emblée le rêve d'un amour exotique, avec ces odeurs, ces couleurs et ces histoires du désert qu'elle distille à l'adolescente meurtrie comme on souffle sur les plaies bénignes des enfants qui pleurent. Mais, ici, la plaie est profonde et l'enfant ne pleure pas; elle se jette à corps perdu dans un amour qui effraie Mina, qui l'effraiera doublement. D'abord pour la part incestueuse qu'il recèle; ensuite parce que ces bras qui s'ouvrent pour elle, rappellent trop cruellement à la Marocaine ceux de ses enfants laissés au pays. On ne donnerait pas cher d'une telle histoire sans la part de violence et de cruauté qui la justifie et la fonde. Cette violence apparaît dès le premier paragraphe du livre, comme un fait, une évidence. La mère de la narratrice, *"avec toute la haine précise dont elle était capable",* achète une couverture à jeter sur le toit translucide, générateur de lumière de sa voisine : *"Elle la choisit solide, épaisse, foncée et urticante. Il n'y avait que ma mère pour inventer un supplice pareil et le baptiser l'étouffoir à Mina."* À la méchanceté mesquine de la mère, l'adolescente va opposer toute la fougue poétique de son amour. Ainsi, par exemple, elle demandera qu'on lui offre un sweat-shirt jaune qu'elle salira souvent pour qu'ainsi, en étendant le linge sur la verrière, sa mère sans le savoir, offre un soleil à Mina.
À cette adoption sentimentale qui lie l'adolescente et l'étrangère, la mère répondra avec une cruauté clinique, lavant le corps de son enfant teint au henné avec la large*"brosse du lave-pont, qui sentait la serpillère et le chien mouillé"*, brûlant les lettres de Mina mais conservant celles de sa fille pour que le silence, seul, réponde à son courrier.
Violent, *La Verrière* ne l'est pas sans une grande sensualité, une attention portée dans le détail des choses qui rend d'autant plus poignante la blessure de l'enfance. Régine Detambel excelle à aiguiser ses chapitres afin qu'ils soient comme des lames qui se briseront finalement sur le refus de Mina de prolonger la relation sentimentale. Rejeté du cercle familial, rejeté même du rêve, que reste-t-il à l'amour? Le feu qui cautérise les blessures et l'écriture qui les soigne.

À quoi rêvent les nymphettes, explore l'adolescence, par Dominique Fernandez, Le Nouvel Observateur, 22 août 1996
"La Verrière est un roman moderne, tout sensations et épiderme…"

Un amour éperdu, par Gilles Pudlowski, Le Point, n°1249, 24 août 1996
"On a rarement avec si peu de moyens apparents et autant d'efficacité raconté la révolte adolescente et le conflit parents-enfants. Gageons que l'on reparlera de " la " Detambel au moment de la distribution des lauriers d'automne…"

Pour l'amour de Mina la Marocaine, par Isabelle Fiemeyer, Lire, septembre 1996
"L'envoûtement Detambel a encore frappé !…"

Une adolescence ordinaire, par Louise L. Lambrichs, La Croix, 1er septembre 1996
"Avec la même habileté que dans *Le Jardin clos* et cette faculté particulière de donner à ce qu'on appelle la normalité les apparences d'une étrangeté légèrement monstrueuse, Detambel amène subrepticement le lecteur à se faire l'allié de ces exclus de la société qui ont, d'abord et avant tout, été des exclus de l'amour."

Le monde ado, par Anne Diatkine, Libération, 6 septembre 96
"… tout le talent de Régine Detambel est dans la restitution des émotions adolescentes, comme si le temps les avait laissées intactes…"

Une adolescente en mal d'amour et d'ailleurs : les blessures de l'âge tendre, par Isabelle Lortholary, Elle, 9 septembre 1996
"L'écrivain use d'une ellipse rare et magnifique, celle des mots de la douleur et du chagrin. Elle ne les dit pas, ne les écrit pas, les fait exister sous d'autres, détourné. Ils sont au bout de chacune de ses lignes."

Bottes, cuirs, bijoux et caresses, par Patrick Grainville, Le Figaro littéraire, 12 septembre 1996
"De l'émail tranchant. Du Detambel retrouvé à l'état pur…"

Traités de la destruction, par Pierre Lepape, Le Monde, 4 octobre 1996
"La cruauté, la violence ne se trouvent pas dans les histoires que l'on raconte mais dans le langage que l'on emploie. Celui de Régine Detambel est d'une précision froide, coupante et, paradoxalement, sensuelle. Par là même elle renouvelle le thème de l'enfance mal-traitée, battue, trompée. Régine Detambel doit ressembler à cette écriture qu'elle habite : nette, rectiligne, fragile et cassante comme une arche de verre sous laquelle fileraient des torrents de tumultes et de violences…"

Régine Detambel fragile et dure, par Monique Verdussen, La Libre Belgique, 25 octobre 1996 (Belgique)
"Régine Detambel occupe aujourd'hui une place enviable et méritée parmi les romanciers français. Avec La Verrière se confirme l'univers très personnel d'une romancière désormais incontournable…"

Régine Detambel l'éveil de l'adolescence, par Jean-François Chaigneau, Paris Match, 31 octobre 1996
"Itinéraire d'une adolescence tracée avec des mots justes, tranchants et qu'on ne lâche plus…"

Livres de femmes, livres de flammes, par Didier Pobel, Le Dauphiné libéré, 4 novembre 1996
"… le onzième roman de ce jeune auteur confirme les qualités des précédents avec, surtout, cette espèce de grâce qui sait fondre, au cœur des mots, l'émotion propre à l'évocation et la virtuosité de l'expression. Ce livre-là, mieux que les autres encore, parvient à une sorte de transparence offrant au titre une vraie manière de clin d'œil."

Le tranchant d'une prose, par Jean-Claude Lebrun, L'Humanité, 22 novembre 1996
"Ce sont en fait des histoires pleines de complexité, continûment travaillées par la contradiction, que nous propose Régine Detambel. Avec le tranchant de l'écriture, non pour ajouter de la douleur, mais pour fouiller les blessures intimes et en permettre l'intelligence…"

La bibliothèque de Régine Detambel
par Thierry Guichard

Nombres d'écrivains invités de l'Université pop' et du Livre Lu ont fait l'objet de dossiers complets de la part de la revue littéraire *Le Matricule des anges*, dont Tanguy Viel dans le dernier numéro, mais aussi Nicole Caligaris, Raymond Federman, Antoine Volodine, Olivier Rolin, Jean-Pierre Ostende, Lydie Salvayre…
***Le Matricule des anges* est disponible en permanence à la librairie Vent d'Ouest. Ils est possible d'y commander les anciens numéros.**

Outre plusieurs critiques régulières de ses livres, le numéro n°17 (sept-oct 1997) du *Matricule des anges* consacre un dossier complet à Régine Detambel dont nous livrons ici de larges extraits.

La bibliothèque derrière le bureau de Régine Detambel est celle des livres pratiques, à portée de mains. Une étagère entière est réservée aux dictionnaires, celui des synonymes, des expressions et locutions, un dictionnaire historique de la langue française, une encyclopédie de l'art en livre de poche, L'Encyclopédie Universalis.
Sur la droite, perpendiculairement au bureau, les livres ont plus d'espace. On y découvre tous ceux que l'auteur a publiés, en français mais aussi dans des traductions successives. Ainsi *Le Vélin* s'est-il couvert de rose dans son édition suédoise ou le titre est devenu *Jochen* du nom du personnage. *Le Long Séjour* y apparaît en néerlandais, *Le Jardin clos* en brésilien. L'allemand remporte la médaille d'or des traductions avec *Le Vélin*, *Album* et *Le Jardin Clos*
Sur une autre étagère, le dictionnaire des auteurs et celui des oeuvres dans la pratique collection *Bouquins* de Robert Laffont rivalisent d'importance avec une sculpture de livres en bois. De l'autre côté, et courant tout le long du mur, la plus importante des bibliothèques de la maison offre une vaste partition que rythment, d'une étagère à l'autre, quelques livres de La Pléiade que l'auteur a l'ambition un jour de posséder dans son intégralité. Tous les livres sont rangés par ordre alphabétique, exceptés ceux qui nichent sur la plus haute étagère. Là-haut, comme au purgatoire, se trouvent les ouvrages pour lesquels Detambel *"n'a pas statué"*.
L'auteur décline les noms des auteurs importants pour elle, en balayant du regard les dos carrés. Alphonse Allais, dans la collection *Bouquins*, Jacques Bens l'oulipien dont l'oeuvre entière est là, Borges et ses 24 titres; Butor, Caillois et Italo Calvino (*"Oui, là, j'adore. Je relis souvent* Les Contes populaires d'Italie*"*). On trouve aussi tous les livres de René de Ceccatty. Colette, ses trois volumes en Pléiade et ses 21 autres titres vient concurrencer Borges. Tous les livres de Jean Joubert, qui habite peu loin et à qui la jeune Régine Detambel avait envoyé ses poèmes sont là. Parmi les livres souvent utilisés : *Les Petits Traités* de Pascal Quignard et, du même, *Albucius*, *Un Lecteur*, etc.
Une caractéristique de cette bibliothèque : la grande place faite aux disques et cassettes littéraires (*"j'aime beaucoup écouter les livres"*). La collection *Le Français retrouvé* chez Belin aligne les opus qu'utilise l'auteur pour ses chroniques dans *La Gazette* de Montpellier. Plus loin Tolkien *"que j'ai découvert adulte.* Le Seigneur des anneaux *est une magnifique aventure"*, Alexandre Vialatte dans une version compacte de chez Julliard.
Au bout de sa promenade, le regard tombe sur le quatre pistes, le multi-effets pour les guitares (distorsion etc.) et l'échiquier électronique.
La visite se poursuit dans le couloir où deux pochotèques affichent un éclectisme certains. La première dite *"merdique"* aligne une quantité certaine de S.-F. (*"je me suis bien marrer avec ces livres"*), l'autre se consacrant essentiellement aux classiques, avec ici ou là, d'improbables contemporains (D'Ormesson).
Devant certains titres, Régine Detambel sourit et évoque des cadeaux d'amis peu informés sur ses goûts littéraires.
© Le Matricule des Anges

Quand virtuosité rime avec sensibilité (extrait)
Rencontre avec Régine Détambel
par une lectrice de la Médiathèque de Nîmes
http://ecrits-vains.com/critique/lamy16.html

Régine Detambel déjoue tous les a priori. On l'imaginait distante, un brin froide comme le style "scalpel" et concis de ses débuts. Mais ce jeudi 18 novembre, elle s'est montrée, dès les premières secondes de cette rencontre, d'une spontanéité et d'une chaleur, étonnantes et même rares chez un écrivain qui accepte d'affronter un public.

Travail et œuvre colossaux : en moins de dix ans, R.Detambel a publié pas moins d'une vingtaine de livres, essentiellement des romans mais aussi des récits pour enfants et adolescents, un essai et même un recueil de poésie. Au-delà de cette variété de genres, un point commun : la passion des mots.
Très vite, au cours de l'interview menée par T.Guichard, rédacteur en chef du magazine Le Matricule des Anges, l'auteur en vient à citer très naturellement Valéry : " L'écrivain ne trouve pas ses mots, alors il cherche et il trouve mieux." Autant dire qu'elle n'a eu de cesse de se colleter aux mots, comme un artiste, à la matière. C'est d'ailleurs le thème de son premier roman L'amputation (un sculpteur, à la recherche d'un nouveau matériau, se réveille un matin, sa propre main devenue matière). L'écrivain doit donc "forger son outil".
Sa quête du mot juste, du Mot, l'a amenée à adopter une technique qui s'apparente au travail poétique de Reverdy. Bannissant tout dictionnaire analogique qu'elle considère comme " la mort de la métaphore ", R.Detambel va explorer, pour traiter un sujet, le lexique le plus éloigné possible ; par exemple l'amour sera évoqué grâce au vocabulaire de la géologie. De là son engouement frénétique et systématique pour les encyclopédies. L'appropriation du lexique, de tous les lexiques rejoint bien évidemment une volonté consciente ou non de s'approprier le monde.
Le monde - le sien - et par conséquent la littérature, telle qu'elle la conçoit et l'écrit, rejettent ce qu'elle appelle " les grands sujets ". Elle préfère s'atteler à des choses apparemment anodines, qui sont la vie elle-même : des articles de papeterie, un chien…Elle a consacré un livre entier au squelette et aux os humains dans La ligne âpre, un texte d'une beauté froide et maîtrisée.
Certains se sont emparés de cette qualité pour n'y voir que le signe d'une virtuosité gratuite et froide. Or, Régine Detambel conçoit la littérature comme un art nécessitant à la fois technique et recherche. Comme pour contredire cette définition concise et méthodique, elle sourit et évoqua à ce propos maints souvenirs personnels. Tous ses livres sont nés de croisements avec d'autres livres, de carrefours avec des recherches menées sur tels et tels auteurs. C'est ainsi que le personnage de Elle ferait battre des montagnes a pris forme après le travail qu'elle avait fait sur Colette (Colette comme une flore, comme un zoo).
Si elle reconnaît volontiers s'être longtemps cachée derrière les mots, elle s'est approchée du genre autobiographique avec La lune dans le rectangle du patio en 1994 qui marque un grand tournant. " Ce livre était une commande ; jamais, je n'aurais osé franchir le pas ", avoua-t-elle pour ajouter aussitôt que le travail et la recherche sur la langue sont indissociables d'un travail sur soi-même, faisant une allusion directe à sa psychanalyse…
Ses deux dernières parutions s'inscrivent dans cette évolution : *La patience sauvage*, roman paru cette année chez Gallimard et *Icônes*, recueil de poèmes portent en eux la marque d'un style plus personnel. On se réjouit de cette maturité qui concilie avec bonheur virtuosité et sensibilité.

Poursuivre la lecture de l'œuvre de Régine Detambel

Bibliographie

On ne peut que conseiller à ceux qui souhaitent poursuivre la lecture de l'œuvre de Régine Detambel de se référer à son site Internet, régulièrement réactualisé, qui comporte non seulement une bibliographie détaillée de ses livres (extraits, arguments d'intention des livres par leur auteur, résumés de presse de ses romans, essais, livres de jeunesse, textes brefs, livres d'artiste…) , mais donne aussi la mesure de la manière dont un écrivain « à plein temps » déploie ses activités d'écriture pour aller à la rencontre de son lectorat (rencontres, conférences, ateliers d'écriture). Manière aussi de rester en prise avec le réel :
http://www.detambel.com/detambel/parutions/parutions.htm
On peut aussi y découvrir son parcours, feuilleter librement ou télécharger des textes destinés au web.

Ses dernières parutions 2007/2008

Petit éloge de la peau (essai) Folio n°4482, janvier 2007

Petit éloge de la peau est un voyage épidermique à travers la littérature et les arts. Depuis Gustave Flaubert, hanté par le personnage du lépreux, jusqu'à ***La Peau de chagrin*** d'Honoré de Balzac ; depuis le supplice chinois du dépècement jusqu'aux écorchures de l'enfance chères au Nabokov de Lolita ; de Marcel Proust jusqu'au célèbre paradoxe de Paul Valéry : "Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est sa peau", tous les écrivains furent des écorchés vifs, qui rapportèrent inlassablement que l'aventure humaine est affaire d'épiderme.

Bernard Noël, poète épithélial (essai) Jean-Michel Place, juin 2007

À la suite d'une génération de poètes épithéliaux, Bernard Noël fait du corps et de sa peau le fondement de son activité littéraire et poétique. Comme il l'affirme dans Les États du Corps , « le corps est une carrière à mots et ses explorateurs assurent que là, sous la peau, il y a de quoi refaire la langue. » L'originalité de sa pensée philosophico-poétique réside dans la reconstruction de l'idée de peau-surface : celle-ci se donne comme « ce qui couvre et découvre à la fois ». Elle est ce « merveilleux organe à travailler le sens » où s'opère la fusion de l'homme et du monde, laissant ainsi penser que « la langue du poète fuse depuis l'étoffe même du monde ».

Le Syndrome de Diogène, éloge des vieillesses (essai) Actes Sud, janvier 2008

La reconnaissance du problème du vieillissement de la population en Occident oblige enfin à sortir des idées reçues sur la vieillesse et à réviser les propos conventionnels sur la beauté, le désir, la sexualité.
Le point de vue de l'éditeur : « Régine Detambel convoque ici une intime et longue connaissance du corps, son érudition littéraire et les différents horizons du geste artistique pour montrer, notamment, comment les artistes, en offrant à l'humanité des œuvres majeures conçues dans leur grand âge, nous donnent sans doute, à travers elles, la seule leçon de vie qui vaille. »

Notre-Dame des Sept Douleurs (roman) Gallimard, 2008

Paul pense qu'elle est un ange, mais Sibylle est le diable dans ce lycée de bonnes sœurs **.** Sa tabagie, ses emportements et ses poèmes scandaleux troublent la surface lisse de cette société religieuse. Comme s'ils creusaient un trou dans le réel de l'institution, l'étau se resserre sur le jeune couple maudit. Paul est exclu du lycée et sœur Jeanne doit partir en Afrique. Nul n'est prophète en son enfance, et pour Sibylle, privée de ces deux-là, le ciel reste désespérément vide…
Le point de vue de l'éditeur : « Comme souvent dans l'œuvre de Régine Detambel, ce qui se joue dans les mots ramène à l'enfance comme à une représentation du monde. C'est la vie, sa violence même qui innervent une écriture rompue au langage du corps, mais touchée par la grâce de ses jeunes humains. »

Des petits riens au goût de citron (nouvelles) Thierry Magnier, janvier 2008

Pour les adolescents. Parfois, ce sont des petits riens qui changent la vie. Un SMS vient illuminer une morne journée au collège, le timbre d'une voix fait battre le cœur, une panne de courant révèle l'infinie beauté de la Voie lactée, le désir de transgresser les règles pour se sentir grand fait soudain naître la sensation qu'il est encore trop tôt… Instants éphémères de grâce ou de tristesse que les douze nouvelles de ce recueil s'attachent à saisir au vol pour mieux révéler la fragile magie du monde .

Noces de chêne (roman) Gallimard, 2008

Il sera particulièrement question de ce livre la semaine prochaine lors de l'entretien de Régine Detambel avec le critique littéraire Xavier Houssin.

À paraître : ***Elucidaire des choses de l'amour*** **(nouvelles)**

A lire comme expérience de risque de l'écriture

***Blasons d'un corps masculin*, texte de Régine Detambel sur le site de François Bon, Publie.net :**

Régine Detambel a récemment publié dans la collection Folio Essais un ***Petit éloge de la peau*** et a préfacé une anthologie de textes de Bernard Noël sur le *corps*. L'écrivaine a toujours été à l'intersection de deux défis : se saisir d'une forme établie, repérée, et affronter avec elle le *corps* contemporain, basculer dans l'intérieur de cette forme la référence homme/femme . Longtemps, sur des cahiers ou des carnets disposés à divers endroits de son lieu de vie et de travail (un cabinet de kinésithérapie), l'écriture s'accumulait par fragments, debout, au gré des haltes ou des passages. D'autre part, précisément la kinésithérapie : le corps au centre de l'approche de l'autre, ou en tout cas tout cela du même geste. Quand bien même l'écriture fait cesser toute détermination amont par le temps privé ou le métier : affaire de main, et les textes spécifiques sur les ateliers d'écriture et leur rapport au corps prouveraient que l'intersection n'est pas lieu neutre.

www.publie.net/tnc/spip.php?article119

Régine Detambel | *Décousures* (extrait)

ref publie.net RD01

Je m'applique à du papier
l'artiste écrit le volume
— aimer le poids qui fait que l'encre coule
On m'attendrait travaillant à genoux
à la transfusion de traviole
comme la cribleuse de blé
talons nus robe rouge
au-dessus d'un grand drap blanc — nouveau monde très matinal
Je porte à la peau les pays bas de l'écriture
je tamise leur flux et leur flou
au-dessus d'un grand drap blanc — lumière rare donc durable aux nerfs
Les figures de l'écriture et du livre, composé, relié, ouvert, la relation de l'outil à la page, la symbolique de l'encre : questions posées au défilement de l'écriture virtuelle.

Lire son texte dans le N°1 de la *revue Espaces* du cnes (disponible à la librairie Vent d'Ouest)

http://www.cnes-observatoire.net/site_0305/productions/revue_espaces/prod_revue1_auteurs.html#

Pour l'école et les amoureux des Mots en liberté

La comédie des mots **de Régine DETAMBEL, Gallimard**

Une lecture réjouissante de ce petit livre pour les amoureux des mots. Les mots y sont mis en scène et se donnent la réplique pour le meilleur et pour le rire, les jeux de mots les plus prisés comme les mots en usage dans les cours de récré. En plus de notices très instructives, des anecdotes qui nous montrent comment les mots viennent à bout de tous les maux, que ce soient des blessures de l'amour-propre ou du scandale de la mort : c'est par exemple la réponse que **Littré**, le lexicographe réputé, fait à sa femme, alors que celle-ci s'exclame en le trouvant dans les bras de la bonne "*Oh ! Comme je suis surprise ! Erreur, madame ! Vous êtes étonnée, c'est nous qui sommes surpris*" ; ou **Campion** qui donne cette définition très baudelairienne de

l'épitaphe : "*des vers sur des vers*". C'est aussi **Tristan Bernard**, né à Besançon comme **Victor Hugo** qui disait : "*Le grand poète est venu au monde au numéro 138 de la Grande-Rue, alors que moi, plus modestement, je ne suis né qu'au 23. On a mis des plaques sur les deux immeubles mais la mienne a été apposée par la Compagnie du gaz.*"
Un livre qui, à l'instar des virelangues, "délie la langue" et montre que la rhétorique n'est pas seulement "triste et barbante". Des mots en libertés, grâce à une passionnée qui les sort de leur gangue, les décortique et les "décorsète", qui se joue des jougs imposés par les institutions. En plus de ces chroniques, d'abord parues entre 1994 et 1997 dans la ***Gazette de Montpellier***, une bibliographie nourrie, en fin de recueil, permet de continuer la promenade. Un petit précis qui devrait mettre "la poésie à la portée de tous", selon le vœu cher à Lautréamont.

Régine Detambel et des figures de la littérature

- ✓ **«Colette? Le style et la créativité!»**

« *Depuis que j'ai lu Colette, je ne peux plus m'en passer: je viens d'adapter La vagabonde pour France Culture. Elle a un style fabuleux, à rapprocher du maniérisme d'Arcimboldo! J'admire le regard païen, juste, enivré de Colette sur la nature: elle me fait penser aux paysagistes qui ont essayé de retranscrire ce qu'ils voyaient. La vie de Colette? Je m'en fous! La vie de l'artiste ne m'intéresse que si quelque chose transparaît dans son œuvre. Le côté anecdotique - Colette est égoïste, Colette est une mauvaise mère - ce n'est pas le problème: je cherche quelqu'un qui me guide dans ma vie artistique, pas un directeur de conscience. Je revendique son héritage stylistique: en ce sens, j'ai une tendresse quasi filiale pour Colette. Pour moi, Colette représente la libération de la créativité plus que la libération de la femme, même si elle a choisi une vie qui permettait la libération artistique. Le plus important chez elle, c'est son pouvoir enthousiasmant, ce «quelque chose» qui vous transcende, qui vous donne envie d'écrire. Après mon essai sur Colette (**Colette, comme une Flore, comme un zoo, Stock**), j'ai écrit **Elle ferait battre les montagnes (Gallimard),** un conte sur une petite fille à la chevelure extraordinaire. Un roman... dicté par Colette!»* **R. Detambel**

- ✓ **Le *Bernard Noël* de Régine Detambel**

À la suite d'une génération de poètes épithéliaux, Bernard Noël fait du corps et de sa peau le fondement de son activité littéraire et poétique. Comme il l'affirme dans *Les États du Corps*, « *le corps est une carrière à mots et ses explorateurs assurent que là, sous la peau, il y a de quoi refaire la langue*. ». L'essai de Régine Detambel, ***Bernard Noël, poète épithélial*** dévoile comment le poète s'attache à déconstruire et renouveler la tradition anatomique du roman occidental dont il rejette la violence. La part peaucière de l'œuvre de Noël est basée sur une conviction profonde que la peau est le lieu où se produisent « *les effets qui s'écartent des lois jusque-là adoptées par une certaine littérature* » (Régine Detambel). L'originalité de sa pensée philosophico-poétique réside dans la reconstruction de l'idée de peau-surface : celle-ci se donne comme « *ce qui couvre et découvre à la fois* ». Elle est ce « *merveilleux organe à travailler le sens* » où s'opère la fusion de l'homme et du monde, laissant ainsi penser que « *la langue du poète fuse depuis l'étoffe même du monde* » (R.D.).
Le motif de la peau et du corps parcourt toute l'œuvre de Bernard Noël, il se donne comme son thème de prédilection, mais surtout comme l'élément fondateur de son système d'images et de sa conception de la littérature. C'est finalement à une corporalisation du monde et de la littérature que se livre le poète, qui « *relie de peau vive sa critique d'art, sa poésie, dans un même souci d'exaltation de la surface* »
R. Detambel

MERCREDI 14 JANVIER 2009
L'AGE FAIT-IL QUELQUE CHOSE A L'AFFAIRE ?
REGINE DETAMBEL ECHANGE AVEC **XAVIER HOUSSIN,** CRITIQUE LITTERAIRE AU *MONDE DES LIVRES*

Journaliste, écrivain et éditeur aux Ed. Buchet-Chastel où il dirige la collection «Domaine Public». Xavier Houssin collabore au *Monde des Livres* et à l'émission *Jeux d'Epreuves* sur France Culture. Il est auteur de trois romans : *La Ballade de Lola*, *16 rue d'Avelghem* (Prix Marguerite Audoux) et *Le premier pas suffit*, parus chez Buchet-Chastel. Le 5 février prochain, sort en librairie *La mort de ma mère* chez Buchet-Chastel
« Les livres et les mots nous emportent parfois. Loin. Si loin. Au centre de soi-même. On se perd. On s'enroule. Le tuteur et la tige. Page à page on retrouve ce que l'on n'attend pas » X.H.

En 1994 ***Le jardin clos*** est le premier des 12 romans de Régine Detambel édités dans la collection Blanche (Gallimard). Elle publie des textes courts chez une quinzaine d'autres éditeurs, mène un travail pictural (lavis d'encre), illustre des livres d'artiste (Ed. Fata Morgana). Ses textes poétiques figurent au catalogue des Ed. Champ Vallon. On lui doit 27 récits pour la jeunesse chez les meilleurs éditeurs du genre, L'atelier du Père Castor chez Flammarion, Gallimard Jeunesse, Thierry Magnier, Bayard Jeunesse,…. Son essai ***Petit éloge de la peau***, (Folio, 2007) est un voyage épidermique à travers la littérature et les arts placé dans la filiation de Flaubert, Balzac, Proust, de Paul Valéry et de son célèbre *paradoxe*. En janvier dernier elle publie ***Notre-Dame des Sept Douleurs*** (Gallimard), ***Des petits riens au goût de citron*** (Ed Thierry Magnier) et un essai ***Le Syndrome de Diogène, Eloge des vieillesses*** (Actes Sud, 2008) qui approfondit le motif de l'âge abordé dans ***Le long séjour*** (1991) ou ***Mésanges*** (2003). C'est en écrivain du temps et du corps, en lectrice invétérée que Régine Detambel s'interroge sur le processus du vieillissement, convoquant les données biologiques, citant Colette ou Hermann Hesse en proie aux rhumatismes, Monet aux prises avec la cataracte , ou Renoir frappé d'hémiplégie… Forte de son parcours d'autodidacte, elle s'y arrête sur des œuvres majeures nées dans l'âge avancé : Picasso, Bram Van Velde, Victor Hugo, Nathalie Sarraute…

Publié à l'automne 2008, ***Noces de chêne*** met en scène Taine, vieil amant anxieux de Maria, résidente octogénaire de la maison de retraite où il vit, qui vient de disparaître. Sa fugue pour la rechercher inaugure un véritable *road-movie*, une ascension du Ventoux, cadre naturel propice à l'inspiration et à la connaissance de soi. Ces quelques jours d'échappée belle marqueront à jamais l'existence finissante de l'aventurier clandestin. Le roman est accompagné d'un nouvel essai : ***Le Tremblement d'écrire*** suivi de ***Contrainte par corps***, chez Actes Sud.
La reconnaissance du problème du vieillissement de la population en Occident oblige à sortir des idées reçues sur la vieillesse et à réviser les propos conventionnels sur la beauté, le désir, la sexualité. L'âge mûr ! Question taboue, d'autant que la "scandaleuse" sexualité des vieillards fait toujours l'objet de moquerie voire, de répression dans l'institution. Pourtant qu'on songe aux textes de Beauvoir sur la beauté du corps vieilli, aux évocations de la mythologie et de la Bible, aux "confessions impudiques" des romanciers japonais, Kawabata et Tanizaki.

« Ecrire transforme le monde en mots. C'est l'histoire d'une survie tracée de page en page. Réinventer, redire, créer des personnages. Les textes de Detambel atteignent une puissance d'évocation intime que l'on rencontre peu chez les contemporains. Elle ne raconte pas... Les trames ne sont faites que pour se recouvrir de l'enchevêtrement des sentiments. Les plus sauvages, les plus révoltés. » **Xavier Houssin** (*Le Monde*)

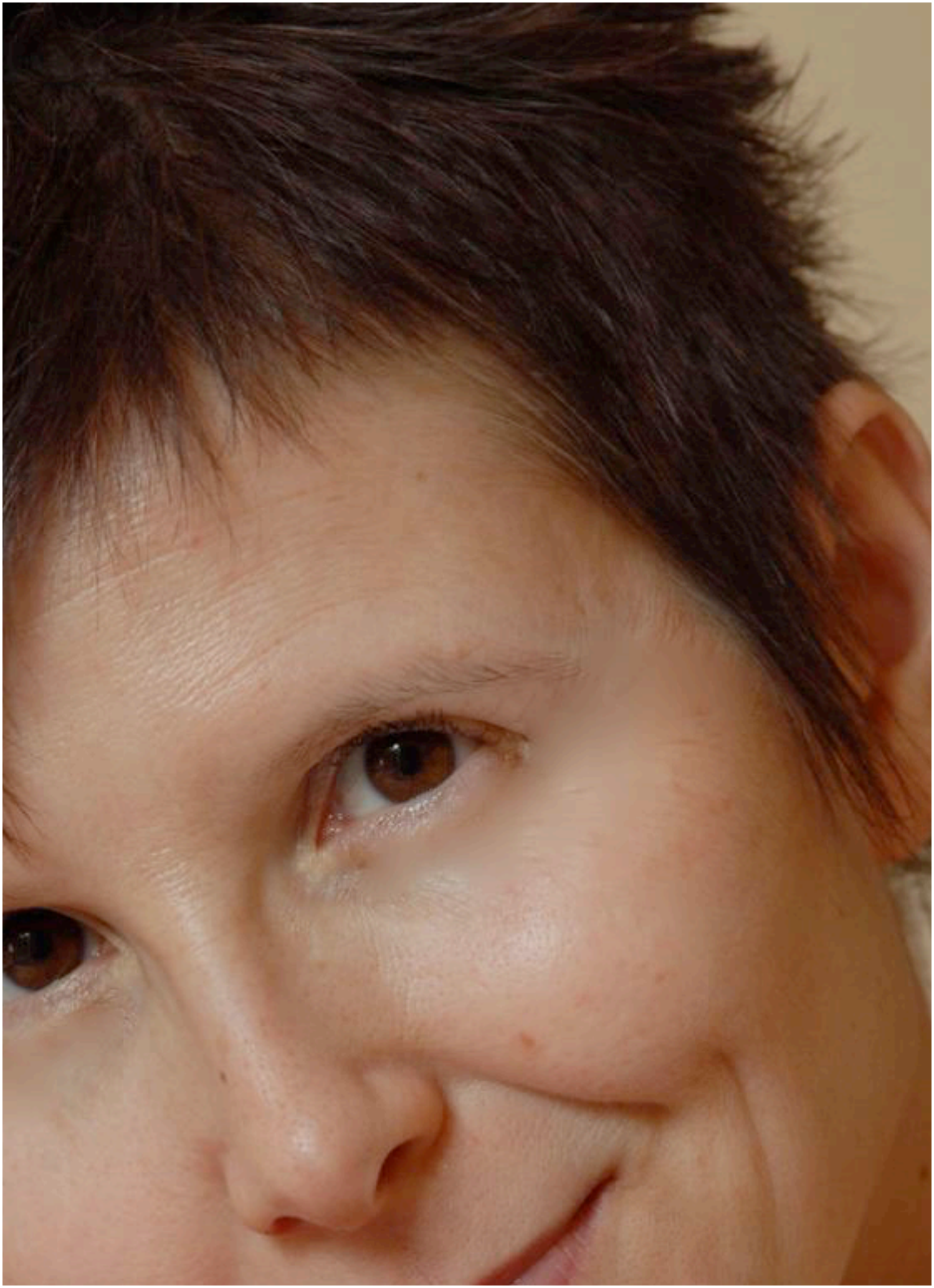
Ce que cache mon langage, mon corps le dit... Mon corps est un enfant entêté, mon langage est un adulte très civilisé...
Roland Barthes *Fragments d'un discours amoureux*

Extraits de presse sur Régine Detambel

« On commence à se rendre compte aujourd'hui que, sous un apparent désordre, une abondance fiévreuse, une envie de tout écrire et de tout essayer, Régine Detambel compose une œuvre. (…) Elle doit ressembler à cette écriture qu'elle habite : nette, rectiligne, fragile et cassante comme une arche de verre sous laquelle fileraient des torrents de tumulte et de violence. » **Pierre Lepape** (***Le Monde***)

« Une écriture très sobre, classique, qui s'efface devant le sujet. Une émotion qui s'arrête si loin en deçà de la sentimentalité qu'elle pourrait presque passer pour objective froideur. Et l'on hésite à employer le mot 'réussite' parce qu'il y reste encore une part trop belle au hasard, il faudrait plutôt parler de 'maîtrise'. Déjà ? Dit-on 'bête d'écriture' comme on dit 'bête de scène' ? » **Michèle Bernstein** (***Libération***)

« Ce qui fascine est insaisissable, c'est une sorte de noyau dur, irradiant, que l'on retrouve à chaque livre, un substrat impénétrable qui nourrit une écriture à nulle autre pareille, une écriture au scalpel, vraiment : qui tranche sans cesse dans le vif pour mettre à nu la crudité des mots qui nous gouvernent… »
Bertrand Leclair (***Les Inrockuptibles***)



Pandémonium, R. Detambel, Gallimard, 2006

"Bien avant d'être toréés par la vieillesse, les Wagner avaient connu d'âpres démêlés avec la justice. Cinquante-huit ans auparavant, alors même que John Ford achevait le tournage de My darling Clementine, Joachim Wagner, propriétaire et directeur de la Gloriette, une maison de retraite à Vignac (Aude), fut écroué à Montpellier. On mit également en examen, pour hébergement incompatible avec la dignité humaine et falsification de chèques, deux de ses trois frères, sa propre femme Suzanne et ses trois belles-soeurs Diane, Athéna et Olive."

Le Syndrome de Diogène, éloge des Vieillesses, Essai de R. Detambel, Actes-sud 2008

LE POINT DE VUE DE L'EDITEUR

La reconnaissance du problème du vieillissement de la population en Occident oblige enfin à sortir des idées reçues sur la vieillesse et à réviser les propos conventionnels sur la beauté, le désir, la sexualité.

Régine Detambel convoque ici une intime et longue connaissance du corps, son érudition littéraire et les différents horizons du geste artistique pour montrer, notamment, comment les artistes, en offrant à l'humanité des œuvres majeures conçues dans leur grand âge, nous donnent sans doute , à travers elles, la seule leçon de vie qui vaille.

Mûrir, mourir, c'est presque le même mot. Pourtant la vieillesse n'est pas la mort car elle n'est pas le lot commun, tout le monde ne la connaîtra pas. Face à la vieillesse, on est effrayé ou, au mieux, sceptique : on l'honore, mais on ne l'aime pas. Nous sortons à peine des idées reçues sur le vieillard. La reconnaissance de la vieillesse comme l'une des futures grandes questions qu'auront à affronter les sociétés occidentales oblige à réviser les propos conventionnels sur la beauté, le désir, la sexualité. Et signerait la fin de l'hégémonie de l'âge mûr ?

C'est en écrivain du temps et du corps, c'est en lectrice invétérée - mais que fascine également le geste artistique dans tous ses états – que, sur le modèle de son *Petit éloge de la peau*, Régine Detambel s'interroge sur le processus du vieillissement, convoquant les données biologiques et les principaux mécanismes responsables du vieillissement dont elle évoque les effets sur l'organisme – citant Colette ou Hermann Hesse en proie aux rhumatismes, Monet aux prises avec la cataracte , ou Renoir frappé d'hémiplégie… Vieillir, en simple citoyen ou en artiste célèbre, c'est devenir vulnérable, courir des risques divers que tente de pallier la discipline médicale relativement nouvelle qu'est la gérontologie. A nos sociétés en quête de stratégies pour limiter les effets du vieillissement, les mythes anciens hantés de Fontaines de Jouvence et autres élixirs de longue vie, ne semblent plus suffire et elles ont sans grand regret substitué à la "méthode Faust" ou "Dorian Gray", toute la panoplie de l'hygiène de vie en ses divers avatars, pharmacopée incluse. Il est vrai que depuis Cicéron et Sénèque, tout à leur noble et philosophique exaltation de la figure du vieux Sage, l'image de la vieillesse s'est passablement altérée, d'autant que la vieillesse heureuse n'est pas donnée à tous. Face à la découverte de sa propre vieillesse c'est l'effroi, la surprise et le scandale : la langue, Régine Detambel le montre, recèle de terribles richesses pour désigner le corps décati des vieillards stigmatisé dès l'Antiquité par les poètes et dramaturges (Martial, Juvénal et leurs les épigrammes et caricatures au vitriol) puis par la Commedia d'ell'arte (et Molière) suivie de Voltaire ou Gide (entre autres…) Le simple dictionnaire n'est pas en reste. Ce qui n'étonne pas, si l'on considère que dans la littérature (Le Roi Lear) comme dans la vie, la vieillesse est souvent maltraitée : on l'enferme – de l'hospice à la maison de retraite médicalisée : mais est-il possible de bien vieillir en institution ? Qu'y deviennent les Philémon et Baucis, ou "les Vieux" de Brel, avant que la mort ne les sépare ? Question taboue, d'autant que la "scandaleuse" sexualité des vieillards fait toujours, dans nos sociétés, l'objet de moquerie sinon de répression. Pourtant la beauté du corps vieilli existe (qu'on songe aux textes de Beauvoir ou aux "beaux vieillards" : Goethe, Jouhandeau…) et la sexualité des vieillards est évoquée tant dans la mythologie que dans la Bible où Mathusalem, Abraham et Sarah engendrent à près de… cent ans ! Plus près de nous, il faut lire ou relire les "confessions impudiques" des

romanciers japonais, Kawabata et Tanizaki, ou l'évocation de la vie sociale des vieillards et leur sexualité : chez des auteurs aussi différents que Alessandro Barrico, Noëlle Châtelet, Alice Ferney,… sans parler des témoignages directs d'auteurs octogénaires : Dominique Rolin, Béatrix Beck, Benoîte Groult.
Dès lors, sans doute convient-il de suivre les conseils, observations et méditations pour une vieillesse heureuse d'un Herman Hesse et d'un John Cowper Powys prônant une vieillesse ardemment créatrice, à l'instar de celles d'un Léonard de Vinci, d'un Goya, d'un Victor Hugo, d'un Claudel, d'un Picasso, d'un Bram Van Velde, d'une Nathalie Sarraute – une vieillesse conçue comme purification du corps et exaltation de l'esprit et de la spiritualité (de Platon à Jouhandeau en passant par Paul Valéry ou Michel Leiris) Et peut-être convient-il, de porter un regard rassurant et rassuré sur ces êtres, « nos semblables, nos frères » qui, en offrant à l'humanité des œuvres majeures conçues dans le temps de leur plus grand âge, nous donnent à travers elles, la seule leçon de vie qui vaille ?

Après la lecture du ***Syndrome de Diogène***, **l'essai de Régine Detambel** sur les vieillesses paru chez Actes-sud, Benoîte Groult lui adresse une lettre enthousiaste dont voici un extrait : « *Vous ne nous épargnez rien mais ces chapitres courts, variés, pleins de citations multicolores, permettent de progresser vers cette vieillesse « sans chemins et pourtant incontournable » de la dernière page de votre magnifique livre.(…) La vieillesse est un tel tabou, et d'une telle indécence que peu de gens ont le courage d'acheter un livre qui ne dore pas la pilule et ne cache pas son vrai visage.».*

" … le corps est un champ d'expérimentation, un paysage, le reflet du monde environnant, un réseau de signes… "

René de Ceccatty, ***Le Monde, 21 juillet 2000 à propos du travail de Régine Detambel***